

Contrecoup

Paola Stanic

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

Je surveillais l'arrivée du postier depuis quelques jours ; ma nervosité augmente, j'espère qu'il ne sonnera pas. Merde ! Il sonne. J'actionne l'interphone. Autant réceptionner les embrouilles soi-même, ne pas éveiller les soupçons.

La menace se précise. Le facteur me remet un avis de saisie contre ma signature. Les huissiers sonnent à ma porte. Je suis convoquée à l'office des poursuites dans une semaine.

Plus d'argent. Des nuits que je n'en dors pas: chaque mois je jongle avec des arrangements que je n'arrive plus à tenir. Et Marcel parti au travail, qui ne se doute de rien.

Je dois rapidement trouver une solution. La banque va me donner une rallonge de crédit. Ça fait deux ans maintenant, depuis mon licenciement en fait, que je rembourse leur dernier prêt, ils doivent m'aider. J'allume mon portable sur la table de la cuisine et enclanche une nouvelle fois la machine à café. Les sites des banques : Cashgate : demande en ligne. Cembra : demande en ligne. Bank now : demande en ligne. La demande de crédit est envoyée en dix minutes, c'est facile, sentir l'argent au bout de mes doigts me grise, je vais m'en sortir une fois de plus, comme je me suis tirée d'affaire il y a six mois, en réglant des factures en retard par un nouvel emprunt.

Google regorge d'idées quand on lui confie de sa détresse financière. J'écarte tout de suite les sociétés qui promettent un assainissement financier, pas envie qu'un étranger fouille dans mes affaires, et pas d'argent pour payer ce service non plus. Un service de désendettement ? Je ne suis ni pauvre, ni endettée, j'ai juste un problème

de liquidités que je vais régler au plus vite. Une société de courtage ? Quelle bonne idée ; je saisis mon téléphone.

La conversation ne se déroule pas comme prévu...

- Je ne comprends pas ce que vous me dites, je suis une bonne cliente, je paie mes mensualités régulièrement !
- ...
- Comment ça un code ZEK à cause de ma carte de crédit ? Oui elle est bloquée, et alors, tout cela est un malentendu !
- ...

Je raccroche au nez de la malotruie. Ils ne me donnent pas d'argent. Je dois me rendre à l'évidence, les banques ne me prêteront plus rien, je suis fichée, ma ligne de crédit est consommée, plus rien, je suis arrivée en bout de course.

Je fais les cent pas dans le grand séjour, ma tasse de café à la main, les pieds glacés par le marbre des catelles. Des femmes s'affairent dans les villas voisines. Je recompose mon visage, j'espère qu'aucune d'entre-elles ne sonnera à ma porte.

Je parviens à peine à saisir l'ampleur du désastre ; si je ne trouve pas une solution, dans une semaine, nous risquons de tout perdre : cette belle maison que nous avons construite il y a trois ans, hypothéquée jusqu'au toit. La mercedes de Marcel, ma twingo : en leasing. Et tout ce qui va avec : nos vacances, mon augmentation mammaire prévue pour le mois prochain, nos amis, les sorties, les bonnes bouteilles bues sur notre terrasse... L'effondrement total de notre château de cartes !

Comment avouer la situation à Marcel ? Pauvre petit chou : depuis qu'il a décroché ce job dans la vente de machines-outils, il se prend pour le roi du pétrole ; si nous avions dû vivre uniquement avec son salaire ridicule, nous habiterions toujours dans le trois pièces miteux qu'il occupait lorsque l'on s'est connu ! Dire qu'il voulait des gosses ; heureusement que j'ai su prendre les décisions qui s'imposaient. Ainsi,

Monsieur se retrouve avec une femme superbe dans une villa cossue et ne s'emmerde pas avec des gamins insupportables et des fins de mois difficiles...

Si je lui explique l'état réel de nos finances, de nos dettes, il m'en tiendra pour responsable et me quittera, c'est certain. Il travaille beaucoup, il pense qu'il a droit à une belle voiture, une maison, les signes extérieurs de richesse, tout ça. Il ne s'est jamais posé la question d'où toutes ces belles choses pouvaient bien venir. Même après mon licenciement il n'a jamais tiqué. Lui, ce qui l'intéresse, c'est de tenir la comparaison avec le voisin ; voiture plus grosse, invitation à griller des côtelettes sur notre énorme barbecue, une picole de qualité et toutes ces discussions où étalage est fait de ses possessions et de ses coûteuses passions : la grosse bagnole, la montre au poignet, la plongée aux Maldives, le trekking dans les Andes... Ce sont les mêmes qui, quelques heures et quelques verres plus tard, vomissent leur mépris des assistés, s'indignent du nombre de migrants cherchant refuge en Europe et , grand classique, glapissent contre l'Etat qui les écrase par l'impôt.

Trouver une échappatoire. Je ne veux pas partir, lâcher tout ce que j'ai construit, accumulé pendant toutes ces années. Ces choses m'appartiennent, je dois trouver de l'argent. D'abord cinq mille francs très rapidement, pour empêcher les saisies sur salaire, puis retrouver un travail, ou toucher un héritage, ou l'assurance-vie. C'est idiot, si Marcel venait à mourir, avec le capital-décès, je serais tirée d'affaire.

Bien sûr, sa mort devrait vraiment paraître fortuite: il devrait s'étouffer avec son petit-déjeuner, ou alors mourir au volant. Succomber d'une crise cardiaque inespérée. Avec ce qu'il bouffe, son diagnostic futur, c'est plutôt l'athérosclérose, ou alors une bonne cirrhose, mais ces pathologies possèdent en commun le défaut de la lenteur de leur développement. Allez mon gars, ta vie est inutile, ta mort au moins servira à quelque chose ; toi qui aime la picole, je vais te préparer un cocktail pastis médocs qui te fera partir en beauté : tu t'envoleras au volant de ta BM, tes derniers instants vaudront la peine d'être vécus...

En attendant, il faut régler cette poursuite: emprunter cinq mille francs, ça devrait pas être difficile, avec tous les parvenus qui nous entourent. Ce cochon de René

travaille à la maison ce matin, je vais lui proposer une petite galipette et nous en parlerons sur l'oreiller.

J'enfile rapidement une petite robe à fleurs pour me rendre à pied dans la villa de René qui se trouve à l'autre bout de la rue. Quelques voisines s'activent dans leurs cuisines, elles m'adressent un signe de la main. D'autres me saluent de leurs jardins, où elles jouent la maîtresse de maison parfaite en coupant deux rosiers en tenue complète de jardinière. Je passe la tête haute, personne n'entame la conversation avec moi ; contrairement à la plupart de mes connaissances, j'ai pris garde de conserver un corps fin et désirable. Ça leur reste au travers de la gorge, aux mamans en surpoids, surtout lorsqu'elles perçoivent l'effet que je produis sur leurs vaches à lait de maris, créatures béates et dociles dès qu'ils passent la porte d'entrée de leurs foyers. Je garde un sourire de façade en continuant de marcher dans l'allée des hypocrites.

René ouvre la porte et reste dans l'embrasure de la porte. Il s'appuie d'une main sur son montant, en slip et contrarié. Sourire radieux aux lèvres, pose avenante, je susurre un « je peux entrer ? » qui tombe complètement à plat. Il gromelle « t'aurais pu appeler, c'est vraiment pas le moment là » et referme la porte. J'aperçois une silhouette gracile en arrière-plan : à défaut de travailler, Monsieur est particulièrement productif pour dénicher des minettes. Mentalement, je trace son nom à l'encre de ma rage froide. Je me retrouve plantée bêtement sur son palier, sans savoir où aller.

Beaucoup de connaissances, peu d'amis ; une belle façade, des dettes plein les tiroirs. Le plan de l'amant ne fonctionne pas, il me reste à solliciter les copines, enfin Sylvie, ma seule amie. Je sors mon portable, lui demande si elle veut dîner avec moi. Heureusement, elle a le temps et ça me fait du bien de descendre en ville au lieu de devenir folle à tournoyer toute seule dans mon salon. Nous convenons d'un petit restaurant situé près de l'assurance-maladie où Sylvie travaille.

Pendant le dîner, je m'étale sur mes déboires, j'insiste sur le chômage, tais mes dépenses. La pauvre Sylvie est submergée par une lame de fond de lamentations et

de jérémiades et ne parvient pas à refuser de me prêter de l'argent. Son bas de laine : quelle misère; six mille francs, se rend-elle compte dans quel monde minable elle vit ? J'ai toujours de la peine à masquer ma condescendance envers elle, déjà au lycée, son petit air inspirait la pitié. Moyennement intelligente, pas jolie sans être moche, elle n'avait rien trouvé de mieux que son boulot dans l'assurance-maladie et avait fait un gosse avec le premier imbécile venu, qui s'était cassé vite fait. Depuis, son avenir était plié, elle l'assumait avec des poches sous les yeux, des traits tirés et un vague sourire. Elle disait ce que se racontent les pauvres pour supporter leur condition : que son fils était merveilleux, qu'elle était fière de lui, qu'elle aimait son métier, son appartement, qu'elle s'en sortait très bien toute seule...

Moi qui ai toujours aspiré à une existence luxueuse, je la remercie chaleureusement de financer ma folie des grandeurs. Elle refuse que je règle l'addition et m'offre le dîner avant de se rendre au bancomat. « Tu me les rendras ? » s'enquiert-elle d'une petite voix inquiète, presque pour elle-même, preuve que la voix intérieure se trompe rarement et que j'avais bien fait de couvrir la sienne par mes pleurs et mes plaintes. « Je fais un ordre permanent dès le mois prochain. » je la rassure, habituée de formuler des promesses en l'air auprès des créanciers d'une voix professionnelle.

Elle prend mon air posé et laconique pour de la gratitude ; nous nous séparons par une accolade et la promesse de nous revoir bientôt. Mon magot en poche, je me rends à l'office des poursuites régler la créance.

Il me reste mille francs. J'ai bien mérité une petite récompense après toutes ces péripéties. Je me retourne, comme pour vérifier que Sylvie ne m'ait pas suivie et je m'élançe vers le centre-ville et ses boutiques. Je jubile, je suis vraiment la plus forte, la plus intelligente, la plus rusée, je suis infiniment fière de moi.

Tout à coup, j'entends klaxonner. Fort. Je me fige. Un bruit de pneus qui freinent. Je me retourne et vois en gros plan la masse rouge qui me fonce dessus. Trop tard pour réagir. Le choc.

Après, je ne me rappelle plus de rien.

Je ne peux pas dire que j'ai souffert, le choc a dû être si violent que mon cerveau s'est débranché. Je me suis réveillée dans une chambre d'hôpital avec trois membres plâtrés et des tuyaux partout, comme dans les films. Je n'ai rien compris, mais j'étais consciente, alors un infirmier m'a expliqué que j'avais été percutée par une automobile, que j'avais littéralement bondi sur la route et que la conductrice n'avait pas pu m'éviter. L'accident était arrivé il y a un mois. Je regarde autour de moi, la chambre où il n'y a pas de fleurs, je remarque une carte de Sylvie avec un motif un peu con souhaitant un bon rétablissement. Elle a dû l'acheter au kiosque de l'hôpital.

« Où est mon mari ? » je demande d'une voix encore peu assurée.

« Nous venons de l'avertir, il arrive » répond l'infirmier.

Marcel franchissait à l'instant le seuil du bâtiment d'un pas de charge. Son visage était fermé. Il arrivait chargé : dans un sac, un gros classeur et dans la main gauche, les trois commandements de payer qu'il venait de retirer à la poste.

Paola Stanic, 29 juin 2017